

Num. 1

MER. 13 MARS 2024

Gratuit

Salsa Picante

LE ZOLA
CINÉMA

LE JOURNAL DU FESTIVAL

REFLETS
DU CINÉMA
IBÉRIQUE
& LATINO-AMÉRICAIN

SOIRÉE
D'OUVERTURE

PRISON 77
D'ALBERTO RODRÍGUEZ
MER. 13 MARS - 20H45



Par Pascale Amey & Michel Dulac

Les Reflets 40 ans d'Histoire, une histoire de 40 ans

Episode 1

Mythique festival du Zola, les Reflets du Cinéma Ibérique et Latino-américain sont nés à la toute fin des années 70 dans un petit cinéma d'art et d'essai, installé derrière la gare de Perrache - au 44 cours Suchet - et dirigé alors par **Alain Liatard**.

C'est ainsi que, peu après la fin du franquisme, en 1979, le Cinématographe avec « L'Espagne et son cinéma » fait connaître les réalisateurs **Bardem, Berlanga, Saura** ou encore **Victor Erice** au public lyonnais. Quarante films sont alors présentés, dont notamment *Viva la muerte*, *Ocaña retrat intermitent*, *Mort d'un cycliste*, *Las Hurdes (Tierra sin pan)*, *Mourir à Madrid*, *Anna et les Loups*, *La caza*, *Cría cuervos*, *L'esprit de la ruche*.

C'est aussi l'époque où les guérilleros du Front Sandiniste entrent dans Managua, capitale du Nicaragua, et provoquent la chute du dictateur **Somoza**. Les forces progressistes du monde entier exultent.

Pour ce qui est de Lyon, c'est sans compter les communautés latino-américaines, regroupées alors au sein de l'AFAL (Association France Amérique Latine) à Villeurbanne, dont les membres sont pour la plupart des exilés politiques issus du « cône sud » : Chili, Argentine, Uruguay - mais aussi Bolivie ou Brésil - et qui veulent, à leur tour, pouvoir accéder à la production cinématographique de leurs pays d'origine. Ce sera chose faite dès 1980 avec « Les cinémas

d'Amérique latine ». Le succès est si grand que l'AFAL souhaite poursuivre l'organisation de cycles dédiés aux cinémas d'Amérique latine, mais le Cinématographe est en difficulté et ne peut assurer le suivi de l'expérience. En 1982, **Gabriel García Márquez** obtient le prix Nobel de littérature : le réalisme magique est à la fête. **Alain Liatard** quitte alors le Cinématographe pour diriger le cinéma Le Zola ; sous l'impulsion et à la demande de l'AFAL et afin d'y répondre, le Cinématographe et le Zola organisent conjointement en 1983 une « Quinzaine du Cinéma Latino-américain » qui va rapidement connaître un joli succès. Ainsi, les films de **Jorge Sanjinés**, le Bolivien, **Carlos Diegues** et **Ruy Guerra**, les Brésiliens, de l'Argentin **Fernando « Pino » Solanas**, du Chilien **Miguel Littin** mais aussi du Cubain **Gutiérrez Alea** ou du Mexicain **Paul Leduc** vont alors attirer des aficionados français et des latinos heureux de témoigner et partager avec le public les luttes et les cultures d'outre-Atlantique.

Ce sont les belles années « **Jack Lang** », où les associations culturelles portent de nombreux projets grâce à des bénévoles engagés. Ce sont aussi, pour les exilés d'Amérique latine, les années de *Chili flash*, qui deviendra *Espaces Latinos* en 1984, mensuel

d'information culturelle et politique toujours édité - et qui a depuis élargi ses activités, de l'émission *Visages d'Amérique latine*, programme de radio, né en 1979 et toujours actif sur Radio Canut le samedi matin de 10h à 12h, à *DIAL - Diffusion Information sur l'Amérique latine*, créé en 1971 par un prêtre *fidei donum* : **Charles Antoine** - aujourd'hui publié sous forme électronique (<https://dial-infos.org>).

C'est aussi l'heure des grandes fêtes de solidarité et des concerts au Centre Pierre Valdo (qui accueille Chiliens, Argentins, Uruguayens) et au Couvent de la Tourette à l'Arbresle, sous la houlette de son prêtre **François Biot** (Espace Bartolomé de las Casas), très engagé et qui reste présent dans nos souvenirs encore aujourd'hui.

En janvier 1985, les portes du Cinématographe ferment définitivement. Ainsi, ce n'est qu'en mars 1986 qu'est programmée au Zola, avec un hommage à **Luis Buñuel** disparu trois ans plus tôt, la « Quinzaine du Cinéma Ibérique et Latino-américain » dont l'affiche en noir et blanc, montrant deux enfants, est dans toutes les mémoires. L'AFAL quitte le groupe d'organisation, ne souhaitant pas être associée aux Espagnols ! Mais le Zola persiste dans

sa volonté de rassembler, pendant deux semaines, au sein d'un même « festival », des oeuvres issues de la péninsule ibérique et d'Amérique latine. Car, si à l'époque on découvrait le cinéma brésilien et mexicain (*María Candelaria* du Mexicain **Emilio Fernández** avait reçu le Grand Prix au festival de Cannes en 1946 !), le cinéma espagnol avait, lui, beaucoup de mal à franchir les Pyrénées, la culture espagnole promue par Franco pendant sa dictature étant souvent passée à la moulinette d'une morale catholique étriquée et pudibonde. Il faudra quelques années avant que **Montxo Armendáriz** et **Pedro Almodóvar** fassent souffler un salutaire vent de folie venu de Madrid et que la « Movida » pointe le bout de son nez, renversant tout - et notamment les « bonnes » moeurs - sur leur passage ; avant que les Argentins, débarrassés de l'immonde dictature de **Videla** (1976-1983) et après une guerre des Malouines qui laisse le pays sonné mais sape profondément la confiance des Argentins dans leurs forces armées, ne dénoncent les crimes de celle.s-ci à l'instar d'**Héctor Olivera** avec *Une sale petite guerre*. Le Chili reste muselé et le père **Jarlan**, prêtre *fidei donum* de La Victoria à Santiago, tombe sous une balle de l'armée en 1984. Le Brésil, quant à lui, commence à interroger les crimes de la dictature (1964-1985) à partir de cette époque, puis au retour à la démocratie et durant les années **Collor** qui suivront.

Le Cosopac (Comité de Solidarité avec les Peuples d'Amérique Centrale),

créé en 1984 à Lyon, souhaite alors notamment développer la solidarité avec cette partie de l'Amérique mais aussi se faire l'écho des « guerres de basse intensité » (armées contre guérillas) qui secouent et ensanglantent le Salvador et le Guatemala d'alors, le Nicaragua étant lui attaqué dès 1982 par les Contras... financés par les U.S.A. Des brigades internationales partent soutenir le Nicaragua sandiniste. **Joël Fioux**, installé au Nicaragua dès 1980, est tué en 1986 par les contre-révolutionnaires. Il est toujours présent dans nos mémoires.

En 1985, **Luis Puenzo** génère une onde de choc internationale et salutaire avec *La historia oficial* (ce qui vaudra un prix d'interprétation à **Norma Aleandro** au Festival de Cannes la même année) et le monde entier ne peut plus ignorer le rôle de l'armée argentine dans les raptés, les appropriations et les trafics d'enfants de disparus. Mais cela n'empêche pas la loi dite « *de punto final* » d'être promulguée, en 1986, paralysant les procès des responsables de tortures, crimes, délits de disparition forcée de la dictature argentine. En 1987, c'est la loi « d'obéissance due » qui est promulguée sous le gouvernement radical de **Raúl Alfonsín**. Mais les Mères et les Grand-mères de la Place de Mai poursuivent leurs actions.

En 1989, le Chili vote NON et le retour à la démocratie s'amorce, suscitant un immense espoir. Dès l'installation des Reflets au Zola, les adhérents de

l'Association Pour le Cinéma - qui gère le cinéma Le Zola - travaillent, pour la programmation et l'organisation du « festival » en lien avec les professeurs d'espagnol de l'Université de Lyon 2. On se souvient encore aujourd'hui de leur bienveillance et de leur générosité : le pétillant **Carlos Janin**, **Jean-Claude Seguin**, spécialiste de **Saura**, le regretté et délicieux **Jacques Poulet**.

Ainsi, en 1990, la « quinzaine » devient « Les Reflets du Cinéma Ibérique et Latino-américain », tant il s'agit bien d'une fenêtre ouverte sur des cinématographies peu diffusées en France, d'un défricheur de talents, d'un conteur d'histoires, d'un passeur d'imaginaire, d'un lieu de rencontres mais surtout d'un relais de transmission d'un cinéma engagé, de résistance, et encore d'un espace d'échange sur les cultures et les couleurs des zones hispanophones et lusophones du monde.

C'est comme cela qu'un groupe d'adhérents, passionnés des cultures ibériques et latino-américaines, de voyageurs, de militants et de connaisseurs du cinéma ibérique et latino se constitue, mené par **Viviane Dupuy**, alors déléguée aux festivals du Zola, **Alain Liatard** étant toujours pour l'heure directeur du cinéma.

Le 9 novembre 1989, le mur de Berlin, symbole de la Guerre froide et de la partition du monde en 2 blocs, tombe ! L'URSS se démantèle et la « période spéciale en temps de paix » débute à Cuba quelques mois plus tard...

À suivre...



Par Michel Dulac

Compañeros

Quelques
éléments de
contexte...



Quand l'Uruguay bascule en pleine dictature, trois opposants politiques sont secrètement emprisonnés par le nouveau pouvoir militaire. Jetés dans de petites cellules, on leur interdit de parler, de voir, de manger ou de dormir. Le film *Compañeros* raconte les 12 années d'emprisonnement vécues par trois des figures les plus célèbres de l'Uruguay contemporaine - dont son ancien président José « Pepe » Mujica.

Une Amérique du Sud au plus mal dans les années 80

Le continent est en proie aux dictatures du Cône-sud : 4 mai 1954, Coup d'État au Paraguay - 31 mars 1964, Coup d'État au Brésil - 21 août 1971, Coup d'État en Bolivie - 27 juin 1973, mise en place d'un gouvernement militaire en Uruguay - 11 septembre 1973, Coup d'État au Chili - 24 mars 1976, Coup d'État en Argentine - 21 juillet 1978, la dictature d'Hugo Banzer en Bolivie prend fin - au Brésil, 28 août 1979, amnistie pour les prisonniers politiques et impunité pour les tortionnaires - 17 juillet 1980, nouveau Coup d'État en Bolivie qui prendra fin en août 1981 - 10 décembre 1983, fin de la dictature militaire en Argentine - 1 mars 1985, fin de la dictature militaire en Uruguay - 15 mars 1985, fin de la dictature militaire au Brésil - 3 février 1989, fin de dictature militaire au Paraguay - 11 mars 1990 fin de dictature militaire au Chili - 29 décembre 1990, le président argentin gracie les militaires condamnés lors du procès de la junte - 15 juin 2003, abrogation des lois d'impunité pour les crimes de la dictature argentine.

L'Uruguay dans ce contexte

Le traité de Montevideo, qui fut signé le 28 août 1828, donne naissance à l'Uruguay. La première constitution fut adoptée le 18 juillet 1830. De 1865 à 1958, ce sont des libéraux qui gouvernent le pays. En 1958, le Parti national (Parti Blanco) remporte les

élections et soumet l'économie du pays aux requêtes des États-Unis et du Fond Monétaire International. Il reste au pouvoir jusqu'en 1966. En décembre 1967, le vice-président **Jorge Pacheco Areco** accède à la présidence. Il interdit plusieurs partis de gauche et promulgue des mesures de sécurité. En vue des élections de 1971, la gauche met en place un front large afin de défier les deux partis traditionnels de droite (Blanco et Colorado). Pendant ce temps les Tupamaros (Mouvement créé en 1962 auquel appartient **Pepe Mujica**) mènent des actions de guérilla urbaine. En novembre 1971, les élections sont remportées de justesse par **Juan María Bordaberry**. La montée en puissance de l'armée se poursuit alors et celle-ci partage avec lui le pouvoir. Cela débouche sur le coup d'État du 27 juin 1973. La dictature dissout les partis politiques et suspend la Constitution. L'économie est fortement libéralisée et les médias sont censurés ou interdits, le mouvement syndical anéanti, les militants arrêtés. Le vote massif de la population pour le non au référendum de 1980 sur la réforme constitutionnelle visant à conforter la dictature, conduit cependant à une transition qui aboutit finalement aux élections de 1984 et la libération des prisonniers politiques en 1985. En 1999, le parti Colorado remporte les élections présidentielles face au candidat du centre-gauche (Frente Amplio) **Tabaré Vázquez**. Celui-ci lui succède en remportant les présidentielles de 2004, confirmant le virage à gauche de l'Amérique Latine à cette époque. Aux élections législatives de 2009, le Frente Amplio obtient 48% des suffrages contre 29,4% pour le Parti Blanco et 17,5% pour le Parti Colorado. Le 29 novembre 2009, **Pepe Mujica**, le candidat du Frente Amplio, est élu Président de la République d'Uruguay avec 52,4% des voix.

Le Plan Condor en toile de fond

En 1979, l'existence d'un plan coordonné pour éliminer les opposants politiques dans les pays d'Amérique latine aux mains des régimes militaires filtra dans la presse. Mais c'est dès 1973, et le Coup d'État de **Pinochet** à Santiago, que l'idée de « Plan Condor » fit son apparition. L'un après l'autre, les services de renseignements militaires et les unités spéciales de police mirent sur pied des escadrons de la mort avec comme but de se débarrasser des militants de gauche et leurs sympathisants. Toute personne suspecte était arrêtée, torturée et souvent assassinée. Sous l'œil bienveillant de la CIA, en novembre 1975, les responsables des services de renseignements d'Argentine, du Paraguay, de la Bolivie, d'Uruguay et du Brésil se réunirent pour coordonner leurs actions, le tout sous la direction du bras droit de **Pinochet**, le colonel **Manuel Contreras**, chef de la direction chilienne de renseignement : la DINA. Le plan Condor était officialisé. La plupart des victimes de cette opération ont été tuées dans la plus grande discrétion seules ou par deux et leurs corps enterrés sans laisser de trace ou bien disparues pour toujours.

MER. 13 MARS - 14h

COMPAÑEROS
D'ÁLVARO BRECHNER
RÉTROSPECTIVE

URUGUAY, 2019, 2h02

La isla mínima

Par Irene SM

MER. 13 MARS - 16h30

Alberto Rodríguez à l'honneur

Grand gagnant des Goyas 2015 (l'équivalent des Césars), avec pas moins de 10 statuettes dont celles du Meilleur réalisateur pour **Alberto Rodríguez** et Meilleur acteur pour **Javier Gutiérrez**, *La isla mínima* fait partie de notre rétrospective des 40 ans des Reflets parce que c'est un magnifique film de suspense et d'intrigue, hypnotique, fascinant, bien dirigé et d'un équilibre parfait.

Alberto Rodríguez est capable de développer trois histoires policières parallèles, en gardant l'intérêt et le suspens dans les trois, tissant une toile de mensonges et des chemins sinueux comme les marais du Guadalquivir.

En plus de *La isla mínima*, présenté en avant-première lors des Reflets 2015, nous vous proposons cette année en ouverture du festival le dernier film d'**Alberto Rodríguez**, *Prison 77*.



LA ISLA MINIMA D'ALBERTO RODRÍGUEZ RÉTROSPECTIVE

ESPAGNE, 2015, 1h44



À la fin, chacun récolte les fruits de ses propres semences.
Que ce soit par des actes, par des non-dits ou encore par des traumatismes, le passé continue d'exister consciemment ou inconsciemment au présent.

Jorge Hernández Aldana, dans *La Sombra del Catire*, met en scène la vie tourmentée d'un homme marqué par son histoire, par ses choix et par ses regrets. Catire, auparavant redouté pour sa violence, vit désormais dans l'ombre de sa propre légende, dans un paysage désolé où la nature semble porter le poids de ses souvenirs et où les éléments lui chuchotent sa solitude, renforcée par un travail sonore remarquable. Le film, dans son ensemble, nous invite à explorer les méandres de la conscience de Catire, à ressentir la douleur de ses silences, à comprendre le fardeau de ses cicatrices invisibles. Dans ce récit empreint de désespoir et de rédemption, chaque image et chaque souffle résonnent avec intensité. **Jorge Hernández** transcende les frontières du temps pour nous rappeler que les démons du passé sont toujours à nos trousses et que les ombres qui hantent notre présent sont souvent le reflet de nos propres tourments intérieurs.

Inspiré par les légendes de l'Ouest américain, *La Sombra del Catire* puise dans l'esthétique et dans les thèmes du western pour raconter une histoire intemporelle de lutte et de rédemption. Le Venezuela, et plus spécifiquement l'État de Lara, où se déroule une partie du film, offrent un cadre unique pour le récit. Barquesimeto, la capitale de Lara, est située au cœur du pays, dans une région riche en histoire et en culture. Cette région a joué un rôle important dans l'histoire du Venezuela, en tant que berceau de mouvements révolutionnaires et de luttes pour l'indépendance. Les paysages désertiques de cet état témoignent de l'empreinte du temps et de l'histoire. Autrefois verdoyante et fertile, la région est aujourd'hui marquée par la sécheresse et la désolation, un reflet poignant de l'empreinte du passé dans la vie de Catire qui est aussi à la recherche d'une eau aujourd'hui devenue introuvable.

Le passé ne disparaît jamais

Pour **Jorge Hernández**, tourner dans cette région était une manière de rendre hommage à l'histoire et à la culture du Venezuela, de donner une voix aux personnes et aux paysages souvent oubliés. C'était l'occasion de créer un lien profond entre le personnage de Catire et son environnement, de montrer comment la terre elle-même porte les marques du passé.

MER. 13 MARS - 18h40

LA SOMBRA DEL CATIRE DE JORGE HERNÁNDEZ ALDANA INÉDIT

VENEZUELA/MEXIQUE, 2024,

Un lent retour à la démocratie

Prison 77



En ouverture de ces 40° Reflets, vous allez découvrir un film inédit à Lyon : *Prison 77 (Modelo 77)* d'Alberto Rodríguez. Cette œuvre, sortie en 2022 en Espagne, oscille entre film de genre, qu'affectionne le réalisateur et chronique politique.

À travers l'itinéraire d'un jeune comptable, Manuel, incarcéré suite à un vol, sans jugement, dans la tristement célèbre prison de Barcelone quelques mois après la mort de Franco, nous allons suivre – attendre – le lent et difficile retour à la démocratie dans le pays de **Cervantes**. Manuel va subir l'enfermement, les humiliations, les passages à tabac et les rackets comme cela se passe depuis très longtemps dans cette prison nichée au cœur de l'Eixample de la capitale catalane. Construite en 1904, La Modelo - *La Model* en catalan – créée dans l'optique d'être un centre pénitentiaire modèle, portera sarcastiquement bien son nom, car elle sera le symbole de la répression fasciste après la fin de la guerre civile. Plusieurs milliers de Républicains incarcérés – ils sont 13 000 en 1940 – seront garrottés et ensevelis dans la *Tossa de la Pedrera* (fosse commune) à Montjuïc. Elle servira, entre autre, à emprisonner bon nombre d'homosexuels, communauté à l'époque désignée par la loi comme des « paresseux » et des « délinquants », qu'il fallait rééduquer. Pour l'anecdote, dans cette prison y seront incarcérés **Lluís Companys**, le premier président catalan élu sous la seconde République en 1940, et plus tard **Salvador Puig Antich**, (souvenez-vous du film de **Manuel Huerga Salvador**), tous deux condamnés à mort et assassinés par le régime franquiste. Cette prison fut en partie démolie en 2015 avant d'être définitivement fermée le 8 juin 2017.

Après *Groupe d'élite* en 2013, puis en 2015 l'excellent *La isla mínima* que nous avons re-programmé cette année dans le cadre de la rétrospective des 40 ans, et *L'homme aux mille visages* en 2017, voilà donc la nouvelle réalisation d'**Alberto Rodríguez**. Ce film tendu aux couleurs sombres, qui ne sort quasiment jamais de la prison, porte un regard pertinent sur le difficile retour à la démocratie à la fin des années 1970 en Espagne, au travers de ce prisme microcosmique.

Le récit va suivre au plus près le destin de Manuel, qui va devenir, malgré les règles barbares dictées par le « leader » Pino, à son insu, une sorte de porte-parole des détenus, exigeant eux aussi de pouvoir profiter des bienfaits de la démocratie. Le réalisateur s'appuie en effet sur le mouvement de résistance qui amena certains prisonniers à s'organiser dans la COPEL, « la Coordination des Prisonniers en Lutte », organisation qui permit peu à peu de mieux faire reconnaître le droit des prisonniers.

« Nous pensons, nous qui sommes des parias de la société, qu'après avoir été jugés et condamnés arbitrairement par des lois injustes et des tribunaux discriminatoires répressifs et fascistes, nous avons le droit à une amnistie générale afin que nous puissions construire un système social neuf et plus juste. », affirmaient-ils dans le communiqué COPEL-MODELO en juin 1978.

Dans un rythme endiablé et des acteurs très convaincants dans

leur fragilité comme dans leur détermination, **Alberto Rodríguez** réalise avec *Prison 77* un film plein, parfaite métaphore de la dictature elle-même avec ses violences, ses tortures et ses organisations clandestines de résistance. Il choisit Manuel, un jeune homme non politisé, issu d'un milieu social plutôt aisé par rapport au reste de la population carcérale, pour l'embarquer malgré lui dans une expérience de résistance collective. **Miguel Herrán**, qui incarne le jeune Manuel, est un des acteurs de *La Casa de Papel* (2017 – 2021). Dans ce thriller politique, il est entouré de **Javier Gutiérrez**, (*2 francos, 40 pesetas, Truman, L'Olivier, El Autor*) qui interprète Pino, le cacique, de **Jesús Carroza** (*Miel de Naranja, Che, El Niño*), **El Negro**, et de **Fernando Tejero** (*Los lunes al sol*), **El Marbella**.

La musique du film a été composée par **Julio de la Rosa** (*Groupe d'élite, La isla mínima*).

Le film a remporté cinq Goyas dont celui de la meilleure direction artistique et meilleurs costumes.

MER. 13 MARS – 20h45

PRISON 77
D'ALBERTO RODRÍGUEZ
INÉDIT

ESPAGNE, 2024, 2H05

Minutos Picantes : Les amis du Fado Ana Bela FADO



Le Fado, Arme de Liberté en ouverture des Reflets !

Mercredi 13 mars, l'association *Les amis du fado* et le trio Ana Bela FADO ouvriront les Reflets avec un répertoire de fados interdits pendant la dictature salazariste, issu de leur projet « Fado, Arme de Liberté », monté à l'occasion des 50 ans de la Révolution des Œillets, qui seront célébrés le 25 avril prochain. À cette occasion, **Claire Mota Da Cunha Hazard**, présidente de l'association depuis 2022, et **Ana Bela**, fadiste du trio, nous ont répondu :

Claire, peux-tu nous présenter l'association ?

Les amis du fado est une association culturelle créée en novembre 2020, dont l'ambition est de promouvoir la culture lusophone à travers les arts, pour mettre en avant la lusophonie par ce biais. Elle vise ainsi à mettre en valeur la langue portugaise et les artistes liés à celle-ci, afin de souligner la beauté du plurilinguisme et la richesse de posséder plusieurs cultures.

Depuis sa création, elle entretient un lien très fort avec **Ana Bela**. Car le premier grand projet de l'association est un partage autour du fado, pour le faire connaître et permettre à tous (débutants ou expérimentés, lusophones ou non) de le pratiquer au sein d'ateliers mensuels de chants. À plus long terme, nous voulons élargir notre travail en lien avec d'autres artistes lusophones des quatre coins du monde, tout en continuant notre action autour du fado.

Comment décrirais-tu le fado ?

C'est une forme artistique portugaise, poétique et musicale. Les formations traditionnelles sont composées d'un.e chanteur.se soliste (« fadiste »), d'un.e musicien.ne de guitare portugaise (12 cordes) et d'un.e autre à la guitare classique (« *viola de fado* »).

Sa force se trouve dans l'interprétation musicale de la poésie des textes (« *letras* »), qui sont le cœur du fado. Les thèmes récurrents sont : la « *saudade* » (si difficile à traduire, exprimant à la fois la nostalgie, le manque et le regret), l'amour

malheureux, le destin, même si le Fado exprime parfois aussi des émotions plus légères..

Ana Bela, comment et quand la musique et le fado sont-ils entrés dans ta vie ? Que représente le fado pour toi ?

Je chante depuis mon plus jeune âge. Je ne sais pas si j'ai parlé avant de chanter ou l'inverse, mais c'était très tôt. Le fado par contre est arrivé tard dans ma vie. J'ai eu la chance de pratiquer très tôt la musique, car mes parents ont vite perçu que c'était une forme d'expression essentielle pour moi. Donc malgré leurs moyens, ils m'ont offert des cours de musique pendant plus de 10 ans.

Ensuite, j'ai poursuivi l'accordéon, mon instrument principal (avec la voix !) dans de nombreux projets, essentiellement de musique du monde. Je chantais dans de nombreuses langues, avec le plaisir de découvrir et d'être au contact d'autres cultures, jusqu'à ce qu'il devienne viscéral de renouer avec mes racines, et cette langue que mes parents avaient choisi de ne pas me transmettre pour une meilleure « intégration ». J'ai donc évidemment décidé de le faire par la musique.

Mes parents ont émigré du nord du Portugal où le fado n'est pas très ancré dans la culture, celle-ci tournant plutôt autour des chants et danses folkloriques des groupes de « *ranchos* ». Mais moi, c'est le fado que j'ai choisi (ou qui m'a choisie, je ne sais pas). J'ai en moi une forme de mélancolie que j'ai besoin d'exprimer en chanson pour mieux vivre, et je crois que c'est cette

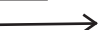
fameuse « *saudade* », profondément liée au fado, que j'apaise en le chantant.

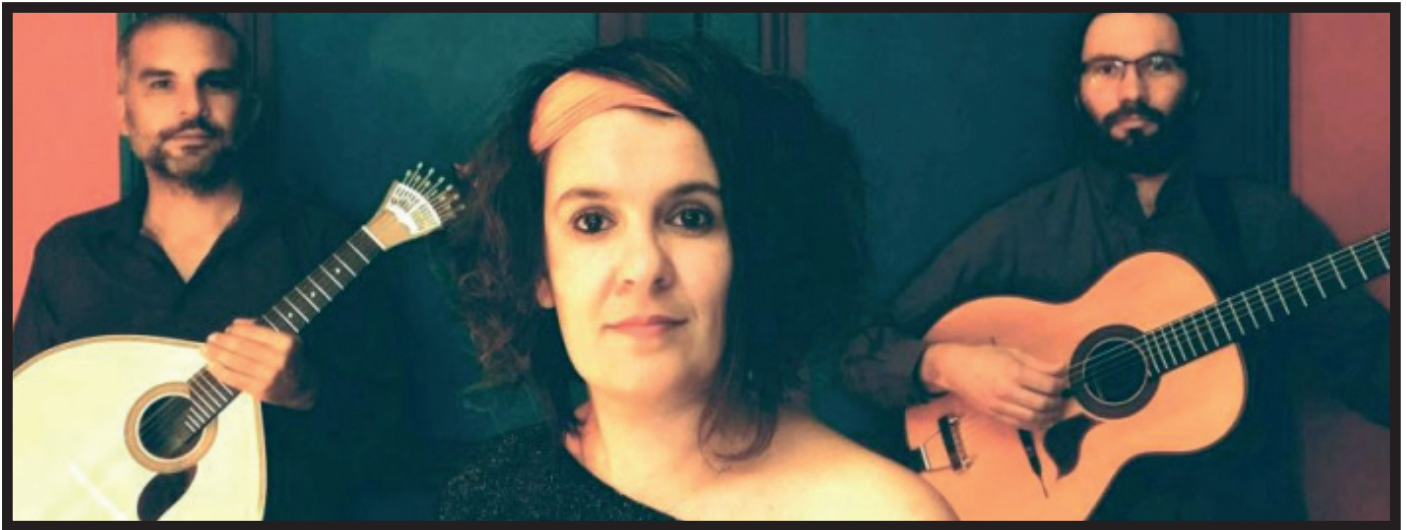
En 2015, j'ai donc fondé le groupe eLeZieLa FADO, en trio avec deux guitares, puis en quintette avec violon et violoncelle. En 2020, j'ai impulsé la création de l'association *Les Amis du Fado* pour offrir une place au fado dans le paysage musical lyonnais, où il est encore peu présent. En 2022 enfin, je décide de faire de ma passion mon métier et c'est là que naît mon projet Ana Bela FADO, avec **Fabien Dubuy** (viola de Fado) et **Jonathan Da Costa Ferreira** (guitare portugaise).

Claire, qu'en est-il du projet Fado, Arme de Liberté ?

Il s'est construit suite à une réflexion identitaire personnelle liée à l'Histoire du Portugal. En tant que luso-française (née de deux parents portugais), j'ai en moi une culture personnelle portugaise et une culture française apportée par l'école, la société, les études, le travail. Je me suis souvent interrogée sur mes deux cultures : qu'est ce qui vient du Portugal, ou de la France ? Comment trouver mon équilibre entre les deux ?

Le 25 avril 2024, ce seront les 50 ans de la Révolution des Œillets, le coup d'État militaire de 1974 contre le régime autoritaire « *Estado Novo* » instauré par **Antonio De Oliveira Salazar** en 1933. J'ai personnellement été choquée par la longévité de ce régime violent et me suis demandée quelles étaient ses conséquences sur les Portugais et l'art.





Pour les appréhender, j'ai proposé à **Ana Bela** de rechercher des fados censurés lors de la dictature pour les mettre en voix et en musique, tout en les illustrant de témoignages vidéos de Portugais ayant vécu à cette époque, pour qu'ils expriment les conséquences directes de ce régime dictatorial sur leur vie. **Ana Bela** a accepté, elle est aujourd'hui la co-directrice du projet pour la partie artistique.

C'est donc un projet hybride, de concert-documentaire, qui veut mettre à l'honneur les Portugais et les Luso-Français en faisant connaître cette partie peu connue de l'Histoire.

Son ambition est de favoriser les dynamiques d'échange entre la France et le Portugal et promouvoir la diversité des cultures présentes sur le sol français. Car nous sommes persuadées que c'est ainsi que le respect, la tolérance, la bienveillance et la solidarité grandiront. Or, nous avons la volonté d'aider à développer une société plus pacifique, tolérante et inclusive. Nous souhaitons aussi sensibiliser le grand public aux conséquences d'un régime dictatorial, défendre le respect des droits et les libertés fondamentales, et souligner la nécessité de l'hospitalité, du respect et de la solidarité.

Et surtout, nous voulons créer un dialogue intergénérationnel et multiculturel, la génération de Portugais ayant fui leur pays à cause de la dictature - et des difficultés du pays par la suite - vieillissant. Ainsi, ce projet veut leur rendre hommage en racontant ce qu'ils n'ont pas pu ou osé raconter à leurs enfants et petits-enfants, et à la société française. Nous avons donc à cœur de parler à toute personne à travers ce spectacle, tous

âges, origines, nationalités, cultures, et religions confondus. Nous souhaitons rassembler pour émouvoir avec le fado, narrer avec les témoignages, et sensibiliser aux enjeux politiques sociétaux.

Ana Bela, quel répertoire pour l'ouverture des Reflets ?

J'ai hâte de découvrir le film ibérique (espagnol) d'**Alberto Rodríguez**, sur le système carcéral de la période post-franquiste, qui sera projeté à l'ouverture ! Pour faire écho à ce film, j'aurais eu envie de chanter *Com que voz*, ce fado dont le mot initial « prison » a été censuré sous **Salazar**, et remplacé par le mot « passion », ce qui lui a donné un tout autre sens... Il débute ainsi : « *Avec quelle voix vais-je chanter mon triste fado, dans cette si triste passion qui m'a enterrée* »... Remplacez le mot et vous comprendrez qu'on parlait de choses bien plus dramatiques qu'un simple chagrin d'amour...

Nous ne jouerons pas ce fado car ce soir-là, la guitare portugaise sera jouée par mon ami **Jean-Claude Dijoud**, musicien amateur passionné de fado, qui a rejoint l'association depuis quelque temps, et cette chanson ne fait pas partie de notre répertoire commun. Nous avons choisi d'autres fados pour parler de la censure, de la dictature, de la place du fado dans cette page de l'histoire, extraits de notre spectacle « *Fado, Arme de Liberté* » en cours de création.

Tes prochaines dates, projets, ou envies ?

Nous venons de terminer la première résidence de création du projet « *Fado, Arme de Liberté* » au CCR d'Ambronay, et produirons les premiers extraits du spectacle (sa partie musicale) au

Festival des Détours de Babel le 16 mars à Grenoble. Nous le produirons aussi à **Lyon autour du 25 avril** (date anniversaire des 50 ans), et **cet été, en région parisienne, à Alès et près de Lyon.**

Et si nous trouvons le financement pour les vidéos de témoignages, nous terminerons notre création en septembre en partenariat avec l'APEJS et la MJC de Chambéry. Pour l'instant, cela nous occupe bien !

C'est un projet ambitieux, que nous sommes très fier.ère.s de monter, nous espérons le diffuser très largement avant d'entamer une nouvelle création.

J'ai cependant déjà quelques pistes en tête, notamment en direction d'un public plus jeune, mais je n'en dis pas plus pour l'instant, suivez-nous !

QUELQUES POINTS DE REPÈRE :

1933-1974 : Estado Novo, constitution concentrant le pouvoir entre les mains de Salazar

25 avril 1974 : « Révolution des Œillets », coup d'État militaire renversant le régime salazariste

25 nov. 1975 : Insurrection annonçant la fin du processus révolutionnaire

2 avril 1976 : Nouvelle constitution établissant une démocratie socialiste



Guapo' y

Un témoignage contre l'oubli

Sofía Paoli Thorne est née au Pérou en 1982, elle a déménagé avec sa famille au Paraguay pour fuir les conflits armés péruviens. Elle devient réalisatrice pour la télévision, pour des ONG.

Elle fonde alors sa société de production Tekoha audiovisual, qui produit des documentaires et fait un travail d'éducation à l'image. *Guapo'y* a été présenté dans 10 pays à travers le monde, a été récompensé en Argentine, en Espagne, à Amsterdam, et représentait le Paraguay aux Goyas.

Dans ce documentaire, nous suivons **Celsa Ramírez Rodas**, artiste et membre du parti communiste, internée, enceinte de son fils, au camp de concentration d'Emboscada au Paraguay en 1975 lors de la dictature d'**Alfredo Stroessner**. Elle apprendra, lors de son incarcération, la mort de son mari qui a été torturé et retrouvera sa mère dans ce camp.

C'est un article de journal intitulé « *Berceuses dans les cachots de Stroessner* », publié par **Jorge González**, abordant le sujet des enfants nés en prison au Paraguay pendant la dictature, qui a permis à la cinéaste péruvienne **Sofía Paoli Thorne** de connaître l'histoire de **Celsa Ramírez Rodas**.

Le titre du documentaire, *Guapo'y*, a été choisi en souvenir d'un arbre énorme où les prisonniers politiques se réunissaient pour discuter, cuisiner, où les enfants jouaient.

Guapo'y explore le processus de guérison du corps et des émotions de **Celsa** et de sa mère. **Sofía Paoli**

Thorne filme avec beaucoup de délicatesse et de pudeur **Celsa** qui s'occupe de son jardin, se fait des tisanes, des emplâtres de plantes pour soigner ce corps toujours si douloureux, ou encore les échanges avec sa mère, avec son fils.

Ce qui m'a frappée dans ce documentaire, c'est la distance avec laquelle les événements du passé se racontent, sans haine, sans ressentiment, à l'image de la douceur des mains sur le corps meurtri, et cela donne encore plus de force aux témoignages.

La dictature d'**Alfredo Strossner** fut la dictature la plus longue et la plus violente d'Amérique latine, elle a duré de 1954 à 1989. Selon le rapport final de la Commission Vérité et Justice du Paraguay, 19 862 personnes ont été arrêtées, 18 772 ont été torturées, 236 mineurs ont été privés de liberté, 17 enfants sont nés en prison, et cela a abouti à un total de 128 076 victimes directes ou indirectes. 20 814 personnes ont été contraintes à l'exil forcé et 459 ont disparu ou ont été exécutés, 37 corps de disparus ont été retrouvés et seulement 4 identifiés.

Je vous recommande ce film magnifique sur la mémoire, la résilience et l'importance de raconter pour ne pas oublier.

Par Françoise Guérin

Extrait d'une interview de Sofia Paoli Thorne :

« Nous avons rencontré **Celsa** en 2015, elle nous a ouvert les portes de sa maison et nous a accueillis avec cette douceur et cette chaleur qui la caractérise. Après cette rencontre, nous avons commencé à partager et à profiter de moments, à discuter et à nous lier ensemble. C'est ainsi que notre amitié s'est développée, nous avons très peu parlé du film, mais elle et sa famille ont toujours exprimé l'importance de parler de ce qu'ils ont vécu pendant la dictature et de pouvoir contribuer au sauvetage de la mémoire... Il est important que les histoires de tant de personnes qui ont été victimes au cours de ces années puissent être connues. Dans le pays, il existe encore des groupes politiques et des groupes de pouvoir qui réclament la dictature. Il existe une grande ignorance dans la société à propos des victimes de la dictature, des disparus et de la lutte de nombreuses personnes pour identifier leurs proches... À partir du témoignage de vie d'une personne, nous cherchons à susciter un dialogue franc et ouvert sur une période de l'histoire récente du pays couvert d'ignominie. »

Propos recueillis par **Jimmi Peralta** pour le Journal *La nacion Paraguay*

JEU. 14 MARS - 16h15

GUAPO' Y
DE SOFÍA PAOLI THORNE

INÉDIT

PARAGUAY, ARGENTINE, 2022,
1H10, DOCUMENTAIRE



Dieu est une femme

Par Raymond Gras

Le cinéma, passeur de mémoire

Rares sont les films panaméens, encore plus rares les films sur la communauté Kuna qui vit sur la côte caraïbe du Panama et sur un chapelet d'îles, les îles San Blas.

Les Kunas sont un peuple singulier à plus d'un titre : au niveau familial, l'organisation est matriarcale ; au niveau politique et administratif, ils bénéficient d'un statut d'autonomie. Il y a une tribu par île avec un chef coutumier à sa tête, il est le porte-parole ainsi que le garant du respect des droits collectifs et de l'indépendance politique et économique de l'île face à la République de Panama. Au cours des temps, les Kunas ont veillé à préserver leur indépendance, leur culture, leurs rites et leurs expressions artistiques. La plus connue est l'art vestimentaire des femmes Kunas : l'ornement de leur blouse par un « *mola* », une sorte de tableau très coloré, parfois abstrait, parfois figuratif. Les dessins ne sont pas réalisés en broderie mais par des assemblages de bandes de tissus que l'on pourrait considérer comme une forme de marqueterie textile.

Cette curieuse communauté a, dans les années 1970, attiré l'attention d'un cinéaste explorateur français, **Pierre-Dominique Gaisseau**. Il a réalisé un film sur la communauté d'Ustupu en 1975, malheureusement son projet a été avorté et la copie a été confisquée par une banque. Apprenant par les Kunas eux-mêmes l'existence de ce film, le réalisateur **Andrés Peyrot** se lance à sa recherche. Une quête longue, difficile, qui grâce au hasard et à la chance aboutira et constituera le fil conducteur du film ; quête qui donne du suspense au film. Les protagonistes du film de **Gaisseau** encore vi-

vants lui fournissent quelques indices, notamment **Turpana**, un intellectuel kuna, linguiste, écrivain, poète, natif d'Ustupu qui le conduira au ministère de la Culture du Panama. Ils y trouveront bien des bobines du film, mais dans un état déplorable, à moitié détruites par l'humidité.

Dieu est une femme est un film de témoignage, de mémoire, qui nous emmène au sein de la communauté Kuna, fière, indépendante, résistante. La projection en plein air du film de 1975, à partir d'une copie finalement retrouvée à Paris, est une occasion pour la communauté de se confronter à un passé récent, à revoir leur mode de vie, leurs pratiques rituelles d'alors. *Dieu est une femme* va au-delà de l'aspect mémoriel, c'est un film d'interrogation, qui soulève des questions sur le devenir de la communauté, sur la recherche d'une voie, d'un équilibre entre la préservation des traditions, des croyances et l'envie de ne pas être déconnecté du monde d'aujourd'hui. Le film nous donne aussi à comprendre comment les rituels, les cérémonies sont des facteurs de cohésion sociale des communautés. La plus emblématique est, sans doute, la cérémonie annuelle de commémoration de la révolution de 1925, laquelle a permis aux territoires kunas d'obtenir davantage d'autonomie au sein du Panama, alors que le gouvernement essayait de les asservir.

Andrés Peyrot, de nationalité suisse-panaméenne, est monteur et

chef opérateur ; *Dieu est une femme* est son premier long métrage en tant que réalisateur. Dans une interview à *Cineuropa* en septembre 2023, il fait part de son parti pris pour la réalisation de son documentaire :

« C'était très important de ne rien dire qui ne soit pas directement dit par les Kunas. Je voulais revisiter cette histoire de leur point de vue, quitte à sacrifier des informations. J'ai voulu me concentrer sur un nombre de personnages restreint, sur leurs rapports surtout émotionnels à cette histoire, sur leurs points de vue personnels... ».

Ce magnifique documentaire a été sélectionné en ouverture de la 38^e Semaine Internationale de la Critique à la Mostra de Venise 2023, ainsi qu'au Festival International du Film de Toronto.

JEU. 14 MARS – 18h

DIEU EST UNE FEMME

D'ANDRÉS PEYROT

AVANT-PREMIÈRE

PANAMA, 2024, 1h26

DOCUMENTAIRE

 EN PRÉSENCE
du réalisateur



Diógenes

Diógenes, ses deux enfants et la Mort

Leonardo Barbuy, réalisateur du film *Diógenes*, est avant tout connu au Pérou, son pays d'origine, comme compositeur de musique. C'est lui qui a, notamment, composé la bande son du film *Dioses* de **Josué Méndez** en 2008 (montré aux Reflets en 2009).

Il y a huit ans de cela, **Leonardo Barbuy** a fait un rêve où il imaginait un berger, comme ceux qu'il voyait enfant, quand il voyageait dans la Sierra, vivant seul avec ses deux enfants, en dehors de son village d'origine et qui mourait. Que se passait-il alors pour les enfants, habitués à l'isolement, coupés de tout lien avec le monde ?

Alors qu'il avait parlé de ce rêve à un de ses amis, celui-ci lui dit que l'ambiance lui évoquait Sarhua, ville du district de Víctor Fajardo, dans le département d'Ayacucho, au sud de Huamanga, à 345 km à vol d'oiseau de Lima, où la tradition des *tablas* (représentations de la vie quotidienne sur des planches d'écorce d'agave) se perpétue et fait la célébrité du lieu. S'en suivirent alors cinq ans d'aller-retours à Sarhua pour **Leonardo Barbuy**, guidé par **Elizabeth Canchari**, *sarhuina* très connue pour son rôle dans l'éducation, et accompagné du photographe **Musuk Nolte**, de l'anthropologue **Sandra Rodríguez** et de la productrice **Illari Orccottoma**. Et enfin, son rêve est devenu réalité.

Ainsi, fin juillet 2021, le tournage du film a débuté. Pour cela, il avait fallu préalablement organiser des ateliers de jeu d'acteurs pour les villageois et les convaincre de laisser tourner un film qui se déroulerait dans leur village. C'est ainsi que **Gisela Yupa** (qui a obtenu le Prix de Meilleure Actrice, en octobre 2023, au 17^e

Festival international de cinéma de Belo Horizonte au Brésil) et **Cleiner Yupa** se sont « imposés » pour être les deux enfants de *Diógenes* ; il faut dire qu'ils sont cousins dans la vraie vie, d'où une complicité réelle, bien visible à l'écran. Leur père de cinéma n'est autre qu'un villageois, **Jorge Pomacanchari**, lui-même veuf, père de deux enfants et... peintre de *tablas* ! Pour les besoins du film, il a aussi fallu construire la *choza* (la maisonnette) de la famille dans un lieu écarté du village et acheminer le matériel pour tourner le film dans cette zone isolée.

Et le rêve de **Leonardo Barbuy** s'est donc bien converti en un film en noir et blanc, lent, fait de longs plans fixes, très inspiré par les clichés de **Martín Chambi** (voir l'article de **Michel Dulac** sur ce grand photographe péruvien) et où la langue utilisée est très naturellement le quechua, un quechua parlé doucement comme un murmure au vent, comme il est parlé dans les communautés de la Sierra. Initialement écrit en espagnol, le scénario a été immédiatement et spontanément traduit dans leur langue maternelle par les acteurs, ajoutant ainsi véracité à leur propos et fluidité à leur jeu. Pour la photographie, le noir et blanc impose son exigence à l'esthétique. Concentré sur l'action qui se déroule sous ses yeux, le spectateur ne se laisse pas distraire par la beauté de la Sierra et ses paysages fantastiques ni par la beauté des costumes, des broderies

ou les illustrations des *tablas* (voir l'article consacré à ce sujet) mais s'abîme dans la réflexion.

Ainsi, *Diógenes* (en écho au Diogène de **Sinope**, philosophe, qui préférait, disait-il, ses chiens aux hommes) vit seul, loin du village, avec ses deux enfants et ses animaux. Signe de rupture, il ne porte plus le costume traditionnel. Ils vivent tous les trois - la mère semble avoir disparu - dans le dénuement le plus total, dans une minuscule *choza* en adobe (maisonnette en pisé), au toit en tôle, sans eau, sans gaz et, bien sûr, sans électricité. On ne sait pas pourquoi ils ne sont plus que trois. Le film est en cela énigmatique, pas d'explication claire, quelques bribes d'informations, des flashbacks, des visions, des rêves voire des fragments de souvenirs... Au spectateur de s'interroger, d'imaginer, de décrypter. Une chose est certaine : l'histoire du père est visiblement marquée par la violence des années du Sentier Lumineux, comme en témoignent ses *tablas* : des hommes armés portant des cagoules, au milieu d'un groupe de paysans, et des guérilleros traînant une femme par les tresses. Un témoignage supplémentaire que la violence subie par la population de cette zone du Pérou a pénétré les arts populaires et la représentation de la réalité quotidienne vécue par les villageois, comme c'est le cas aussi pour les *retables* d'Ayacucho (je renvoie ici au livre et au documentaire de **Valérie Robin Azevedo** : *Sur les sentiers de la violence*).

Ainsi le père peint souvent à la bougie (très belles images de cinéma comme autant de tableaux) et va, seul, régulièrement au village, échanger ses *tablas* contre quelques produits. Et quand sa fille, Sabina, lui demande de l'accompagner, il s'y refuse tout net : « les hommes sont mauvais » dit-il. Les enfants restés seuls courent dans la montagne, jouent, livrés à eux-mêmes. Ils sont protégés par les chiens. Pour occuper son petit frère, Santiago, Sabina lui raconte les mythes anciens. À la mort de leur père, quand ils comprendront qu'il ne se réveillera pas au bout de plusieurs jours, Sabina, aînée de la fratrie, se décidera à affronter le danger et ira jusqu'au village ; là elle apprendra la véritable raison de l'éloignement de leur père.

Contrairement à toute attente, **Leonardo Barbuy** n'a pas utilisé les musiques locales traditionnelles comme il l'avait initialement prévu



mais s'est inspiré du *Canto de San Gregorio*, chant funéraire très prisé à Ayacucho, et ce, pour donner un rythme différent à l'accompagnement des images.

Diógenes n'en demeure pas moins un film énigmatique et envoûtant où la volonté du réalisateur est à l'oeuvre : « Notre film commence sa tournée cette année (2023), cherchant à approcher des regards et des écoutes sensibles et ouvertes ; nous cherchons à générer un espace de réflexion à partir des traces de la violence et de la façon dont nous nous situons par rapport à elles, tant en relation avec notre mémoire qu'avec notre engagement. » écrit-il dans un communiqué à la presse.

À ce propos et comme l'a fait très justement remarquer **Javier Lazo**, compositeur émérite de musique afro-péruvienne d'aujourd'hui, lors de

sa masterclass le 27 janvier dernier à Libertango, à Lyon : « *Après la période de la guerre interne (affrontements entre l'armée péruvienne et les guérilleros du Sentier Lumineux qui a laissé un bilan de 70 000 morts dans la Sierra mais aussi de nombreuses victimes d'attentats notamment à Lima entre 1980 et 2000), nous les Péruviens, nous sommes regardés en nous disant "Mais qui sommes-nous au final ?". Par exemple, nous, habitants de Lima nous sommes mis à manger du quinoa (céréale d'altitude) ! Incroyable non ? !* »

Une des réponses se trouve peut-être dans les films et œuvres qui construisent cette identité et cette mémoire collectives, en traitant, par exemple, de la nourriture ou de la musique péruvienne, mais aussi des spécificités culturelles provinciales, comme en témoignent les films *De ollas y sueños* d'**Ernesto**

Cabellos en 2009 (Reflets 2010), *Sigo siendo (Kachkaniraqmi)* de **Javier Corcuera** en 2013 (Reflets 2015), *Manco Cápac* de **Henry Vallejo** en 2020 (Reflets 2021), ou *Retablo* d'**Alvaro Delgado-Aparicio** (2019), *Wiñaypacha* d'**Oscar Catacora** (2017) ou encore *Yana Wara* (2023) œuvre posthume d'**Oscar Catacora**.

Ainsi, *Diógenes* fait partie de ces œuvres-là où l'identité péruvienne se regarde, s'interroge et se construit !

JEU. 14 MARS - 20h45

DIÓGENES

DE LEONARDO BARBUY LA TORRE

AVANT-PREMIÈRE

PÉROU, 2024, 1H20

 EN PRÉSENCE
du réalisateur

Diógenes

Las tablas de Sarhua

Les *tablas* de Sarhua, originaires du village de Sarhua, département d'Ayacucho, ont été classées Patrimoine Culturel National par le gouvernement péruvien en 2018. Mais de quoi s'agit-il exactement ?

Dans le film *Diógenes*, le père de famille est décorateur de *tablas*, illustrations sur petit format ; il faut néanmoins souligner que, traditionnellement, les *quellcas* sont des poutres principales de la maison, décorées par des scènes de la vie quotidienne. Chaque fois qu'une maison était construite, les « *compadres* » (parrains) du nouveau propriétaire apportaient une *quellca* décorée (de 2 à 3 mètres de long) qui était disposée dans un endroit « stratégique » de la maison : au plafond, ou soutenant la poutre principale.

Les *quellcas* trouvent leur origine dans un passé lointain. Elles proviendraient de l'idée de dessiner pour raconter, illustrer. On raconte que **Pachacútec Inca Yupanqui** (1438 ~ 1471) avait fait tracer des planches pour raconter l'organisation de l'empire. Puis, le vice-roi **Francisco de Toledo** (1569

~1581), commanda des illustrations aux peintres indigènes de Cusco, pour montrer quelle était la vie de la colonie aux souverains espagnols...

Aujourd'hui, même s'il reste des *quellcas* dans les maisons de Sarhua, les *tablas* ont évolué vers des petits tableaux qui narrent les aventures de la communauté et qui sont autant d'informations qui reprennent les thèmes, les motifs, les techniques, les couleurs de la tradition *quellca*. La première vague de migration ayant eu lieu dans les années 60, les *sarhuinos* cherchaient alors de meilleures opportunités économiques notamment à Lima et dans les grandes villes où, toujours en lien avec leur communauté d'origine, ils ont perpétué la tradition de la décoration sur bois. Puis, entre 1980 et 2000 avec la guerre interne (affrontements entre la guérilla du Sentier Lumineux et l'armée) pour

Par Pascale Amey



Artisanes de la communauté de Sarhua montrant quelques tablas à Josep Borrell

lesquels la population du département d'Ayacucho a payé un très lourd tribut, de nombreux habitants de Sarhua ont abandonné leur village emportant avec eux leur savoir faire.

Il est très intéressant de noter par ailleurs que cette année, la Biennale d'art contemporain de Venise dont le thème est « Étrangers partout » [et met l'accent, selon la volonté affirmée de son directeur brésilien **Adriano Pedrosa**, sur les figures autochtones et queers] accueillera l'artiste **Violeta Quispe**, *sarhuina* par ses parents, dans la section *Núcleo contemporáneo*. **Violeta Quispe** oeuvre notamment, de par son engagement militant, à placer la femme andine au centre de ses œuvres et à faire évoluer la tradition artistique afin qu'elle reste adaptée aux préoccupations de notre temps.



Luis Figueroa

Cuzco 11 octobre 1928 – Lima 18 mars 2012

On ne peut regarder *Diógenes* sans évidemment penser à **Luis Figueroa**, grande figure du cinéma péruvien. S'il est connu en Europe, c'est notamment parce qu'il est l'un des trois réalisateurs de *Kukuli* (1960), premier film en quechua et premier film péruvien en couleurs. Rappelons à cette occasion que ses deux co-réalisateurs sont : **Eulogio Nishiyama** et **César Villanueva**.

Kukuli est aussi le premier film à avoir été tourné dans les hauteurs de Cuzco, avec les habitants de Paucartambo et les paysans de l'hacienda Mollamarca, en costumes traditionnels, parlé en quechua et sous-titré en espagnol, une véritable révolution à l'époque ; c'est un exemple de cinéma « indigéniste » et de « l'Ecole de Cuzco » (d'après l'historien

du cinéma **Georges Sadoul**). Dans ce film d'ailleurs, joue **Victor Chambi**, fils du grand photographe **Martín Chambi** (1891-1973), lui-même contemporain de **Juan Manuel Figueroa** (1878-1951), acteur, photographe et peintre, qui s'établit en 1904 à Cuzco et... père de **Luis Figueroa** !

C'est malheureusement à la veille de

la première Biennale de photographie de Lima – où on pouvait y découvrir une rétrospective consacrée à son père – que **Luis Figueroa** est mort à l'âge de 83 ans. Né en 1928 à Cuzco, il avait étudié les Beaux Arts à l'Escuela de Bellas Artes de Lima puis la muséographie à l'Ecole de Restauration de Lima, pour terminer sa formation à Paris en 1958 au Centre d'Etudes de la Radio et Télévision. Il aimait la peinture et s'y consacra surtout dans sa jeunesse où il participa à des expositions collectives dans différents pays, au Pérou, à Paris, à Copenhague... Il réalisa également différentes mises en scène pour le théâtre tant à Paris qu'à Cuzco, et peignit aussi des affiches pour le cinéma et le théâtre.

Il écrivit quelques scénarii, notamment pour les films *Supay*, *La rebelión de los Amarus*, *La batalla del Apu* etc... Enfin, amoureux fou du cinéma, il participa à sa diffusion, notamment en créant des « Ciné Clubs » à Cuzco en 1956, à la Sorbonne à Paris en 1979, à San Antonio d'Abad, université de Cuzco en 1989 et à Cuzco avec « *Cantarida Arte Audiovisual* ». Mais c'est, bien évidemment, pour son engagement auprès et en faveur de la culture andine qu'il est connu. S'inspirant des mythes et des pratiques culturelles, il a développé un cinéma à la fois très documenté et éminemment esthétique, invitant les Péruviens à découvrir leur propre culture.

Luis Figueroa était venu en 1985 aux Reflets présenter deux de ses films dont le fameux *Kukuli* ; des débats animés avaient suivi la présentation ; ceux qui l'ont rencontré se souviennent d'un homme aimable et passionné.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE :

LONGS MÉTRAGES :

1960 : *Kukuli*

1976 : *Los perros hambrientos*
(d'après le roman de **Ciro Alegria**)

1977 : *Chiaraje, batalla ritual*

1982 : *Yawar Fiesta*

DOCUMENTAIRES :

1974 : *El cargador*

1982 : *Machupicchu Luz de Piedra*

1995 : *Corpus Christi en el Cuzco*

1995 : *Rituales Guerreros*

1996 : *Mamita Candelaria*

1997 : *P'uyu Tarki*

Dès les premières images du film de **Leonardo Barbuy la Torre**, *Diógenes*, le spectateur est immergé dans l'altiplano, au détour des sentiers qui relient les différents hameaux d'un village quechua de la région d'Ayacucho au Pérou.

Par Michel Dulac

Les deux directeurs de la photo, **Mateo Guzmán** et **Musuk Nolte**, ont choisi le noir et blanc pour nous plonger dans ce monde andin, pourtant si coloré, dont on ne décèle pas toutes les richesses. Lorsque la caméra quitte la modeste maison de Diógenes pour le petit village, les portraits des habitants qui apparaissent à l'écran nous font immédiatement penser aux œuvres de l'un des maîtres de la photographie latino-américaine, le brillant photographe péruvien **Martín Chambi**.

D'origine quechua plutôt modeste, c'est à 14 ans, dans la mine d'or où travaillait son père que **Martín**, né en 1891 à Coasa, voit pour la première fois un appareil photo qu'utilise un ingénieur anglais. Il va alors être fasciné pour cet instrument et n'aura qu'une obsession : savoir l'utiliser pour faire lui-même des photos. Il y parviendra en devenant un photographe reconnu bien au delà du Pérou, suivant pour cela un parcours très singulier. En 1905, il devient assistant au studio Vargas à Arequipa. Il va ensuite créer son propre studio à Sicuani ; il commence alors à prendre de nombreux clichés du Machu Picchu. En 1920, il revient sur Arequipa, puis s'installe définitivement à Cuzco en 1924. Il parcourt inlassablement les Andes avec un lourd équipement de photographie – il utilise un vieil appareil

à plaques – sur le dos d'une mule. La ville de Cuzco ainsi que les montagnes andines environnantes deviendront son univers essentiel. Des 30.000 clichés de **Martín Chambi** qui ont été conservés, on ne trouve en effet aucune photographie de Lima, de l'Amazonie ni de la côte péruvienne !

Tandis que, dans son studio, il tire le portrait de famille des classes moyennes et aisées, il n'hésite pas, cependant, à quitter celui-ci pour photographier les hommes et les femmes qui peuplent ces montagnes, faisant fi de leurs conditions sociales, captant la dignité et la beauté des plus humbles, à contresens des préjugés de son époque mais toujours avec un sens inné de la composition, de la lumière et des sujets, utilisant à merveille la lumière naturelle.

Mario Vargas Llosa dira de lui : « *Il a laissé sa marque personnelle, un ordre grave, une posture cérémonieuse et un rien ironique, une immobilité qui a quelque chose d'inquiétant et d'éternel. Triste et dur, mais aussi comique parfois, lorsqu'il n'est pas pathétique, le monde de Martín Chambi est toujours beau.* »

« *Lorsqu'il se place derrière l'appareil photographique, il devient un géant, doté d'une véritable force d'invention, capable de recréer la vie.* »¹

Peu à peu, ce travail documentaire lui ouvre les portes d'expositions à Lima, La Paz et Santiago. Ses photos seront publiées en 1938 dans le magazine *National Geographic*. Si sa photo la plus célèbre demeure le Géant de Paruro, **Martín Chambi** fera des milliers de portraits de paysans, de mendiants, de laissés pour compte. Si ses clichés noir et blanc captent avec subtilité et dignité les traditions andines avec les rites solennels répétés par les paysans depuis la nuit des temps, il montre également la complexité et les inégalités de la société péruvienne. Il alterne des sujets aussi divers que les mariages, les fêtes des « puissants » dans les *haciendas*, les processions coloniales, mais aussi les souleries et la misère dans les « *chicherías* ». Il fit également de nombreuses photographies de paysage vendues sous forme de cartes postales.

Premier photographe « indigène » **Martín Chambi** fut à la fois anthropologue, documentariste, photographe de salon, photojournaliste et témoin de la naissance du mouvement de défense de la cause indigène. Alors que commence à se développer au Pérou un courant indigéniste, il est surnommé par ses amis « le poète de la photographie ».

Pour découvrir quelques photos de **Martín Chambi** : www.artnet.com/search/artworks/?q=Martin%2BChambi

¹Source : *Pagina 12* (2002)



De la difficulté de proposer une rétrospective...

Par le Collectif de Programmation de la Rétrospective 40 ans des Reflets : Françoise Guérin, Homero Arellano, Irene Sanchez Miret, Michel Dulac et Pascale Amey.

Il est souvent difficile de programmer une série de films « représentatifs » pour un anniversaire, notamment quand il s'agit de célébrer, comme c'est le cas ici, 40 ans d'existence d'un festival de cinéma.

Comme tout « palmarès », il est le fruit de nombreux renoncements pour le(s) programmateur(s) mais, même si la liste finale des films proposés aux spectateurs n'est pas tout à fait celle qu'auraient voulu initialement les sélectionneurs, elle n'en demeure pas moins toujours alléchante.

Il faut bien reconnaître que de nombreuses péripéties attendent le collectif de programmation : la première étant que les propositions de titres émises par chacun d'entre nous fassent l'unanimité (ou presque) au sein du groupe ; il faut alors se souvenir - au-delà de ses goûts personnels - des réactions du public, de l'émotion que le film a générée, des discussions enflammées qui ont suivi sa première projection, de ce que l'on ressent encore en se repassant les images dans la tête 5 ans, 10 ans ou 20 ans après.

On se rend compte alors, et on ne sait pas toujours bien pourquoi, que certains films hantent nos mémoires pendant encore tellement d'années. Le propos, la construction du récit, le jeu des acteurs, l'argument qui sous-tend l'histoire, la musique qui accompagne l'avancée de la narration, les sentiments provoqués par l'image, la photographie, le dénouement et l'humanité qui se dégage du discours tenu, un peu de tout cela certainement ; et voilà que certains films nous accompagnent pour des années, parfois pour la vie, et ce sont ceux-là même que nous souhaitons partager avec le public, anciens ou nouveaux spectateurs des Reflets !

Et pourtant, malgré la meilleure volonté, et même si un consensus se dégage clairement autour d'une liste de films, rien ne sera facile. Il faudra d'abord retrouver le producteur ou le distributeur, ce qui peut s'avérer très complexe plusieurs années après la distribution d'un film étranger dans le circuit national et sa sortie en salle. Lorsque c'est chose faite, il faudra

encore s'assurer qu'une copie - 35 mm ou DCP - est accessible et que l'ayant-droit, disposant des droits de diffusion, est favorable à sa programmation pour un prix abordable. Ainsi, aussi incroyable que cela puisse paraître, certains films disparaissent : on ne sait plus qui détient les droits de diffusion, le producteur ne peut le prêter ni le réalisateur montrer une copie... et parfois ils n'existent plus que sous la forme de DVD, impossibles à projeter en salle ! Ainsi, d'une liste de plus de 30 films souhaités, après un travail de fourmi afin de retrouver la trace de l'existence d'un ayant-droit favorable à la diffusion, on s'achemine vers une liste de 16 titres, pas forcément « ceux que l'on aurait voulu à tout prix » d'ailleurs, et quelques regrets !

Et pourtant, souvenons-nous des 20^e Reflets et de la rétrospective, « 20 ans, 20 films ! » : *Buenos Aires Vice Versa* d'Alejandro Agresti, *La dette intérieure* de Miguel Pereira, *Sur* de Fernando Solanas, *Le côté obscur du cœur* d'Eliseo Subiela, *Une sale petite guerre* d'Héctor Olivera, *Opera do Malandro* de Ruy Guerra, *Terre lointaine* de Walter Salles et Daniela Thomas, *La frontera* de Ricardo Larraín, *La stratégie de l'escargot* de Sergio Cabrera, *Fraise et chocolat* de Tomás Gutiérrez Alea et Juan Carlos Tabío, *Action mutante* d'Alex de la Iglesia, *L'écureuil rouge* de Julio Medem, *Flores de otro mundo* d'Iciar Bollaín, *Matador* de Pedro Almodóvar, *Amours chiennes* d'Alejandro Iñárritu, *Danzón* de María Novaro, *Bolivia* d'Israel Adrián Caetano, *Pandemonium* de Román Chalbaud, *Souvenirs de la maison jaune* de João César Monteiro et enfin *A tempestade da terra* de Fernando de Almeida e Silva. Ces 20 films n'ont rien perdu de leurs qualités ni de leur intérêt cinématographique et les réalisateurs ont tous poursuivi leur carrière de belle manière. Nous aurions pu choisir de les montrer une fois encore mais nous avons choisi, pour les 40 ans des Reflets, de ne pas les rediffuser - malgré

l'envie et sauf à les projeter en 35 mm - et ainsi de faire la part belle à quelque 16 films plus récents, marquants, des 20 dernières années.

Ainsi, vous pourrez retrouver les univers divers et percutants de *Compañeros (La noche de 12 años)* de l'Uruguayen **Álvaro Brechner**, *La isla mínima* de l'Espagnol **Alberto Rodríguez**, *Workers* du Mexicain **José Luis Valle**, *Los bastardos* du Mexicain **Amat Escalante** (qui sera projeté en 35mm pour l'occasion !), *Que Dios nos perdone* de l'Espagnol **Rodrigo Sorogoyen**, *Les bruits de Recife* du Brésilien **Kleber Mendocça Filho**, *Tantas almas (La vallée des âmes)* du Colombien **Nicolás Rincón Gille**, *Les nouveaux sauvages* de l'Argentin **Damián Szifrón**, *Balada triste (de Trompeta)* de l'Espagnol **Álex de la Iglesia**, *El evangelio de la carne* du Péruvien **Eduardo Mendoza de Echave**, *Mis hermanos sueñan despiertos* de la Chilienne **Claudia Huaiquimilla**, *El club* du Chilien **Pablo Larraín**, *Interior* de la Colombienne **Camila Rodríguez Triana**, *Lettres de la guerre* du Portugais **Ivo M. Ferreira**, *Capitaines d'avril* de la Portugaise **Maria de Medeiros** et enfin *Ixcanul* du Guatémaltèque **Jayro Bustamente**.

Certains fidèles aficionados des Reflets ne retrouveront peut-être pas dans ce « top 16 » tous les films qu'ils auraient souhaité revoir ou re-découvrir, et ce, pour les raisons évoquées au-dessus ; néanmoins nous proposons, pour ce quarantième anniversaire, un reflet des éditions passées et des films qui nous ont émus, embarqués, bouleversés au cours des 20 dernières années, que ce soit de par leur ancrage dans des réalités sociales et politiques différentes, dans des combats difficiles mais nécessaires, dans des sociétés parfois blessées par des années de violence civile ou d'État, mais toujours convaincues des victoires à venir.

Los Bastardos

Par Michel Dulac

Amat Escalante,
l'enfant terrible
du cinéma
mexicain



Le réalisateur mexicain **Amat Escalante** fait figure « d'ovni » surdoué dans le milieu du cinéma latino-américain.

Il faut dire qu'il n'hésite pas à traiter des sujets brûlants qui taraudent la société mexicaine : la violence, la drogue, le sexe, la religion, avec un souci de mise en scène hors du commun. Même si la radicalité dont il fait preuve peut parfois déranger, il s'affirme comme le porte parole de cette nouvelle génération de cinéastes mexicains engagés.

Au pays des Aztèques, un autre cinéaste fait aussi preuve d'une certaine radicalité, il s'agit de **Carlos Reygadas** et pas étonnant qu'**Amat Escalante** ait été l'assistant réalisateur de ce même cinéaste sur l'excellent *Bataille dans le Ciel*.

Né en 1979 à Barcelone, d'un père mexicain et d'une mère étasunienne, **Amat Escalante** passe son enfance à Guanajuato au Mexique. Il se passionne très vite pour le cinéma : à 14 ans, il s'initie au 7^e art avec une caméra 16mm et, dès 2002, réalise un premier court, *Ammarados*, sur les gamins des rues, qui se fait remarquer dans différents festivals. Il entreprend ensuite l'écriture de son premier long *Sangre* puis du radical *Los Bastardos* en 2008, qui raconte l'histoire de deux jeunes, Fausto et Jesús, accusés de meurtre. Il dit à propos de celui-ci vouloir « combattre la vision de l'immigré faible parce que pour affronter les conditions de l'immigration, il faut être fort... ».

Après avoir participé à l'œuvre collective *Revolución* avec 9 autres

cinéastes mexicains, il entreprend en 2014 l'écriture et la réalisation de *Heli*, une œuvre brillante, brûlante et forte, sur fond de violences sociales et sociétales et où l'on voit les traumatismes et la peur que celles-ci peuvent engendrer.

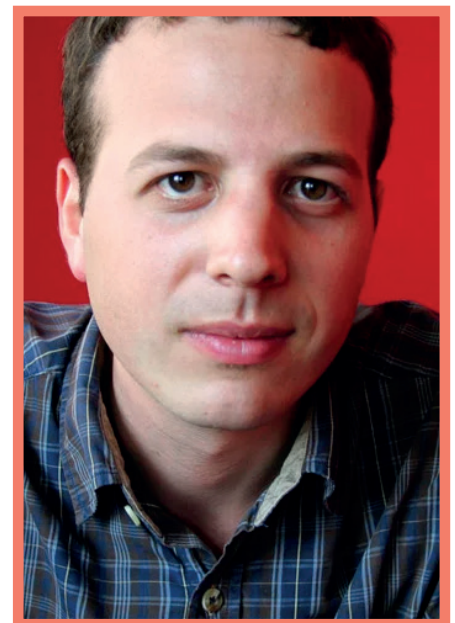
« Si je dois aborder la violence, j'y vais, nous n'avons pas à faire une comédie. Nous avons peut être des moments amusants mais *Heli* n'est pas une comédie, donc sur le plan moral c'est de notre responsabilité de montrer la violence telle qu'elle est : triste, déplaisante et sale. »

« Je cherche à montrer et à faire partager au spectateur. Je montre des situations extrêmes. Au Mexique, tout le monde vit avec une forme de peur au ventre. La violence est une réalité de chaque instant, même s'il ne vous affecte pas directement... », explique **Amat Escalante** lors d'une Conférence de Presse à Cannes.

Après la réalisation d'un court-métrage sur l'exploitation et la traite des jeunes femmes mexicaines mariées de force, *Esclava*, qui sera primé au premier festival de cinéma de San Cristobal des las Casas aux Chiapas, il tourne *La Región salvaje*, une œuvre mi-réaliste mi-fantastique qui lui a valu une distinction à Berlin.

Nous avons dès le début suivi ce cinéaste atypique, durant les Reflets, en présentant tous ses long-métrages depuis *Sangre* en 2006 jusqu'à *La*

Región salvaje en 2017. Nous avons choisi dans le cadre de notre rétrospective des 40 ans de vous remonter *Los Bastardos* que nous avions programmé en 2009.



VEN. 15 MARS - 18h50

LOS BASTARDOS
D'AMAT ESCALANTE
RÉTROSPECTIVE

MEXIQUE, 2009, 1H30, 35MM



Par Françoise Guérin

Sem coração est un film de **Nara Normande & Tião**. Il nous emmène dans le Nordeste du Brésil en 1996, sur une plage de l'Alagoas, région d'origine de **Nara Normande**.

L'histoire s'inspire de ses souvenirs d'enfance dans les années 90. *Sem coração* (*Sans cœur*) est d'abord un court-métrage présenté en 2014 à la Quinzaine à Cannes. Considérant qu'ils pouvaient aller plus loin dans cette histoire, les réalisateurs l'adaptent en long-métrage. Il leur faudra presque 6 années de travail pour finaliser leur projet. Il a été présenté à la Mostra de Venise 2023 en Première Mondiale dans la section Orizzonti. Il reçoit le Prix du Jury du Festival d'Amiens 2023.

Nara Normande est née à Guaxuma en 1986. Elle s'installe à Recife, creuset d'une nouvelle génération de cinéastes brésiliens. En 2014, elle co-réalise avec **Tião** une fiction en prise de vue réelle, *Sem Coração*, qui remporte le Prix Illy du Meilleur Court-métrage à la Quinzaine des Réalisateurs. En 2018, son nouveau film, *Guaxuma*, mélange plusieurs techniques d'animation autour du sable. Il a été primé à plusieurs reprises. Avec ses trois courts métrages, **Nara Normande** a cumulé plus d'une centaine de récompenses. Pour *Papo de cinema*, revue digitale de cinéma au Brésil, elle fait partie du Top 10 des réalisateurs brésiliens et « *l'une de nos grandes promesses* ».

Son acolyte, **Tião**, est né à Recife. Son court-métrage *Muro* a lui aussi été sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs de Cannes en 2008, et reçoit le prix « Un Regard Neuf » du Meilleur Court-métrage. L'année suivante, **Tião** participe au Berlinale Talent Campus. En 2016, *Animal Político*, son premier long-métrage, est présenté au Festival International du

Film de Rotterdam.

Dès les premières images de *Sem Coração*, nous sommes frappés par la beauté de la photographie (signée **Evegenia Alexandrova**). Et nous nous laissons embarquer et suivons ces adolescents qui profitent des vacances pour se retrouver sur la plage, squatter une maison vide, des locaux désaffectés... *Sem coração* (jouée par la magnifique **Eduarda Samara**) vit seule avec son père, va à la pêche et livre le poisson. La bande d'adolescents la croise de loin en loin, des histoires se racontent sur elle. La jeune Tamara (toute aussi magnifique **Maya de Vicq**) se sent très vite attirée par elle.

Ce film nous parle d'adolescence, de différence de classes, d'homophobie, de violences politiques et sociales, subtilement, violemment parfois. Il nous montre l'éveil à la sensualité, à la sexualité sur ces plages inondées de soleil. Mais c'est aussi la fin de vacances, et peut-être celle de l'adolescence, et de l'insouciance. Les jeunes acteurs crèvent l'écran. Leurs histoires personnelles se croisent, chacun sur des chemins plus ou moins cabossés mais toujours solidaires.

Ce qui m'a touchée dans ce film, outre les histoires de chacun, c'est le va-et-vient entre les plages ensoleillées, la végétation luxuriante et les lieux abandonnés, détériorés, comme un symbole de ce qu'est l'adolescence, ses émotions exacerbées, ses doutes, et aussi les rêves et la réalité sociale environnante.

Les quelques moments où le film joue

avec le genre fantastique, comme lorsque *Sem coração* nage avec les raies, nous immergent dans un imaginaire poétique, comme le bébé dans le liquide amniotique.

Sem coração m'a rappelé *Lobo e Cão* (*Loup & Chien*) de la cinéaste portugaise **Claudia Varejao**, que nous avons programmé lors de l'édition 2023. Ce même regard plein de tendresse sur les adolescents, sur leurs rêves dans une société étriquée, qui capte si bien tout à la fois leur joie de vivre et la perte de l'innocence, l'insouciance et la gravité.

Sem Coração est un film magnifique, émouvant, poétique et engagé.

VEN. 15 MARS - 20h45

SANS COEUR
DE NARA NORMANDE
& TIÃO
AVANT-PREMIÈRE

BRÉSIL, 2024, 1H31

 EN PRÉSENCE
des réalisateurs

Regards : Sabine Greppo

Par Pascale Amey



Exposition Printemps chilien Révoltes sociales et féministes de 2019

Qu'est-ce qui t'a amenée à la photographie ?

J'ai grandi dans une maison remplie de photos de famille. Ma mère nous a beaucoup prises en photo, mes sœurs et moi. Depuis mon enfance, je garde pleins de souvenirs. Je crois que je suis un peu nostalgique. J'ai peur du temps qui passe et de l'oubli. Alors, je documente, j'archive, je conserve les moments importants de ma vie. Assez jeune, j'ai commencé à voyager, d'abord en France et en Europe. Et puis à 24 ans, je suis partie en échange universitaire au Chili. C'est en voyageant que la photo m'est apparu comme une évidence. Conserver ces paysages et ces rencontres est devenu une obsession.

Une passion jusqu'à en faire ton métier ?

À Santiago, j'étais dans le milieu du théâtre chilien, je faisais les books de mes amies comédiennes. Je voulais vraiment progresser en photo, alors, en parallèle de mon travail « normal », j'ai décidé de travailler comme assistante, avec des photographes.

J'ai tout fait : porter des sacs, monter des flashes, faire des heures de voitures pour faire des photos en boîtes de nuits. J'ai aussi un peu posé. J'étais tellement fière de collaborer avec des pros. Je bossais dans un bureau du lundi au vendredi et le week-end, je partais en presta photos. C'était une époque un peu folle, d'un grand apprentissage.

J'ai aussi étudié un temps avec **Luis Poirot**, le photographe d'**Allende**. Avec lui, j'ai appris la photo argentique, le travail en labo, le noir et blanc. J'en suis très reconnaissante, aujourd'hui.

Pourquoi te spécialiser dans la photographie de mariages ?

La photo de mariage est arrivée à moi comme une opportunité de pouvoir vivre de ma passion. J'ai longtemps été second photographe sur les mariages à Santiago. Ça me permettait de pratiquer, de gagner trois sous mais surtout d'apprendre au contact des pros. La photo de mariage est très complète, il y a du reportage sur le vif, du portrait, du paysage, de la technique, du flash. Il faut être attentive à tout ce qui se passe. Le côté humain me plaît beaucoup aussi, j'adore connaître en profondeur l'histoire des autres. Et c'est la relation que je construis avec mes mariés, qui me permet de faire des photos naturelles.

Avec la même importance que je donne à mes propres souvenirs, je crée ceux des autres, à travers mon appareil. Et je sais que ce sont des photos qui comptent pour leur histoire familiale.

Comment est né ton intérêt pour le Chili au point d'aller y vivre pendant 10 ans ? Exercais-tu comme photographe ?

Je voulais partir en Amérique Latine, le Chili a été le plus beau des hasards. Je connaissais un peu l'histoire du pays. Mais je ne savais rien, ni ne connaissais personne, avant de poser un pied à Santiago.

Je partais pour un an. Et puis, les rencontres ont fait que je suis restée. Chaque année, je me disais que je rentrais en France, l'année d'après. J'ai beaucoup été dans le milieu des arts du spectacle de Santiago, mes amis étaient tous comédiens ou musiciens. J'ai photographié plus de 100 spectacles de théâtre depuis 2012.

Comment t'es-tu retrouvée dans les émeutes, manifestations d'octobre 2019 ?

Depuis mon arrivée, j'ai toujours été impressionnée par les inégalités

économiques du pays et les privilèges de sa classe supérieure. Mais j'ai toujours pensé que c'était un pays que je ne comprenais pas assez pour juger son système. Jusqu'au 18 Octobre 2019... L'explosion des révoltes que j'ai connu dans les rues de Santiago, m'a « réveillée », en même temps que le peuple chilien. Je me suis rendu compte que la culture chilienne, bien que différente de la mienne, ne désirait pas cette « normalité » que lui imposaient ses gouvernants.

Dès le 1er jour, j'ai senti qu'il se passait quelque chose de spécial. De la manière que je voulais conserver mes propres souvenirs, j'ai senti que je devais photographier les manifestations.

As-tu pu faire ton travail de photographe librement ?

Mon travail de photographe était complètement libre. Je manifestais et photographiais en même temps. Au début, j'allais beaucoup en première ligne, près des affrontements avec la police. J'avais un casque et un masque pour respirer. Mais j'ai eu peur, plusieurs fois. Et puis, j'ai trouvé que je commençais à avoir une approche voyeuriste, à vouloir la photo la plus violente et impressionnante, à rechercher l'adrénaline de l'action. En même temps, beaucoup d'amies organisaient des actions pacifiques, des performances artistiques. Je me suis rapprochée des groupes féministes. L'art de rue est devenu aussi important à photographier que les violences policières.

Quelle ambiance régnait-il ?

Les révoltes étaient à la fois violentes et joyeuses. Au début, j'ai senti un espoir énorme. Une sensation qu'enfin, ce système allait changer et que le pays allait voir ses inégalités sociales et économiques se résorber. Il y avait de grands conseils dans la rue, avec des cercles de paroles, où tout le

monde faisait des propositions pour la nouvelle constitution. L'ambiance était joyeuse et optimiste. J'ai aussi éprouvé une colère très forte contre la police et les gouvernants. Et enfin, j'ai senti l'effarement face à l'impunité, à l'injustice des centaines d'yeux perdus. Plus de 600 victimes ont perdu un œil, après avoir été visé par la police. Une amie photojournaliste, **Nicole Kramm**, a été blessée le soir du nouvel an. Elle a perdu 80% de vision de son œil gauche.

Que gardes-tu de cette expérience humainement ? Professionnellement ?

Cette expérience a changé ma vie. Les 6 mois qu'ont duré les révoltes sociales puis les 6 mois de confinement qu'on a vécu dans la foulée m'ont complètement transformé. J'ai enfin quitté mon travail pour me consacrer à la photo. Je suis vraiment reconnaissant d'avoir participé et photographié un événement aussi important pour le Chili. Et je suis heureuse de continuer de diffuser des messages de révolutions, grâce à mes photos. Aujourd'hui, je suis assez triste à vrai dire. Le pays avait écrit un nouveau texte de constitution très avancé en termes de droits humains pour remplacer la constitution du dictateur **Pinochet**, mais la mainmise des grands groupes économiques sur les médias, entre autres, ont entraîné

un rejet du texte, en 2022.

À ce jour, le pays n'a rien vraiment gagné. Le président de l'époque des révoltes, **S. Piñera**, est mort il y a quelques jours dans son hélicoptère privé, avec les éloges de tous les grands à la tête du pays. Trois jours de deuil national ont été décrétés et il n'a jamais été jugé pour tous les cas de corruption dans lesquels il était impliqué, ni pour les exactions de la police pendant les révoltes.

Mes amis continuent de vivre sans sécurité sociale, les retraités avec leurs pensions de misère, et la télévision son travail de désinformation. L'immigration est devenue un sujet de préoccupation des Chiliens et l'extrême droite menace de prendre la tête du pays à chaque élection.

Quelques mots aux personnes qui souhaitent voir l'exposition photographique ?

Le vernissage sera un événement festif, avec des performances, de la musique et de l'art comme savent le faire les manifestants au Chili. J'invite toutes les personnes qui souhaitent participer à la chorégraphie de **LasTesis** « *Un violeur sur ton chemin* » à me contacter. Nous sommes 9 artistes à exposer et nous collaborons à un collectif féministe latino, **Parchadxs**.

L'exposition qui restera un mois, est composée de photographies, mais aussi d'objets des révoltes, tels que des cagoules utilisées par les manifestants lors des performances féministes. Seront aussi exposées des illustrations, des vidéos des révoltes, des photos brodées, des pancartes des manifs, etc.

Je remercie du fond du cœur le festival Les Reflets pour cette opportunité de créer une expérience artistique autour des révoltes sociales du Chili. Pour moi, c'est un grand hommage que je rends à ce pays qui m'a vue grandir.

Propos recueillis par Pascale Amey – février 2024.

Pour suivre le travail de Sabine :
Sabinegreppo.com
Instagram : [@sabine.greppo](https://www.instagram.com/sabine.greppo)
07 86 92 92 59

Exposition Printemps chilien

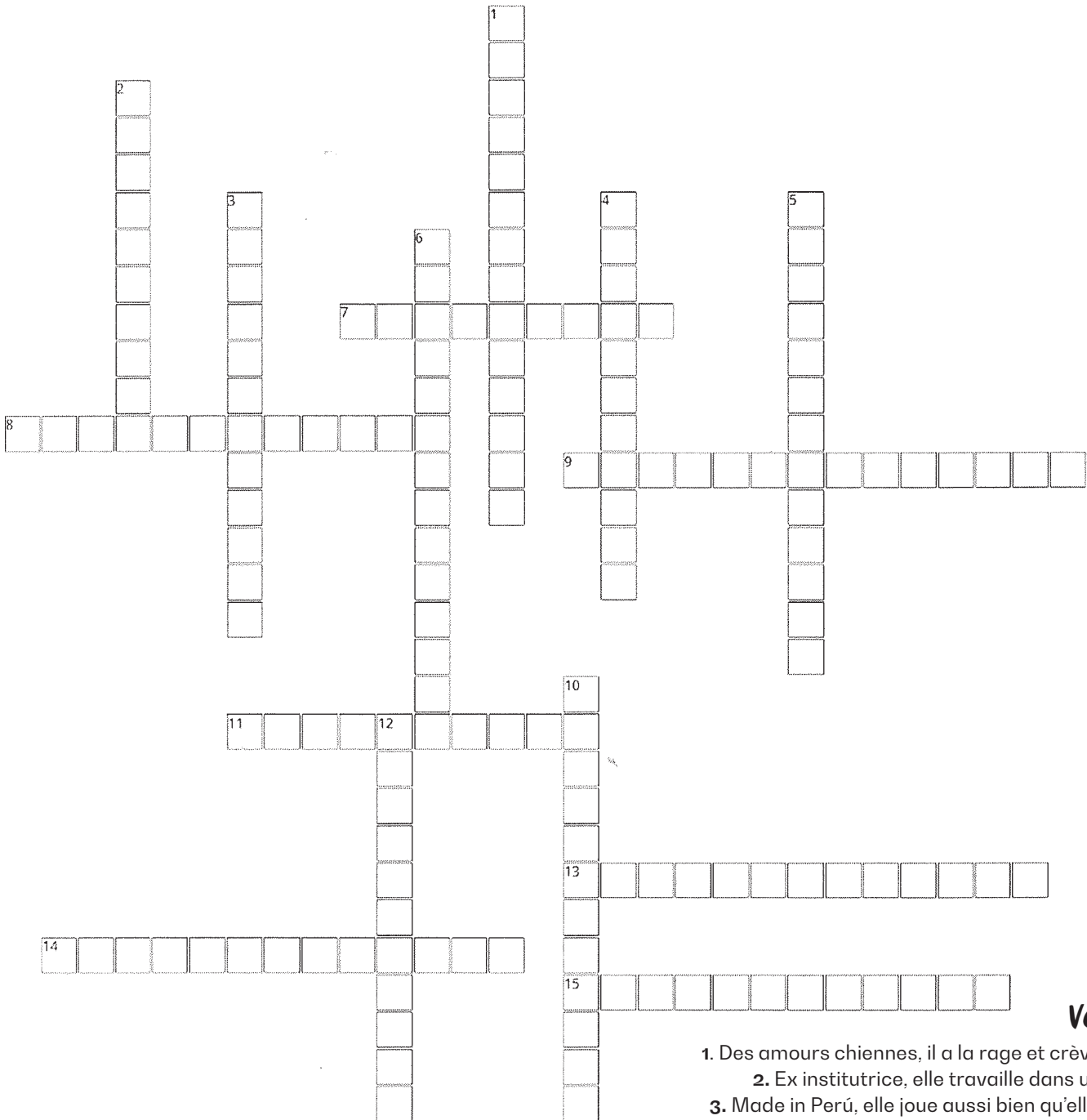
Du 7 mars au 4 Avril 2023 - en accès libre et gratuit - aux horaires de la bibliothèque.

Bibliothèque municipale du Bachut
2 Place du 11 novembre 1918
69008 Lyon



Mots croisés : les acteurs et actrices latino :

Attention, lorsque l'indice comporte un astérisque, seul le nom est demandé ! À vos stylos !



Horizontal

- 7. Il a brûlé tout l'argent mais en est sorti intact.*
- 8. Elle est blonde.
- 9. Il connaît les avantages de voyager en train.
- 11. Il aime les glaces chocolat-fraise et lit L. Lima.*
- 13. Il aime danser comme Travolta et performer comme Lemebel.
- 14. Mère officielle d'une histoire argentine.
- 15. Le fils de la mariée cherche 9 reines dans ses yeux.

Vertical

- 1. Des amours chiennes, il a la rage et crève l'écran.
- 2. Ex institutrice, elle travaille dans une gare.*
- 3. Made in Perú, elle joue aussi bien qu'elle chante.
- 4. La plus argentine de toutes les chicas Almodóvar.
- 5. Il prit le temps de la revanche entre l'Espagne et l'Argentine.
- 6. À la marge mais sans contretemps, son 1^{er} film en tant que réalisateur a été un succès.
- 10. Sa mauvaise éducation lui fait dire NON.*
- 12. Grâce au côté obscur de son cœur, il parle avec elle.*

Réponses
 Horizontal : 7. (Leonardo) Sbaraglia / 8. Dolores Fonzi / 9. Ernesto Alterio / 11. (Jorge) Peruggioria / 13. Alfredo Castro / 14. Norma Aleandro / 15. Ricardo Darín
 Vertical : 1. Gustavo Sanchez / 2. (Fernanda) Montenegro / 3. Magaly Solier / 4. Cecilia Roth / 5. Federico Luppi / 6. Juan Diego Botto / 10. (Gael) García Bernal / 12. (Dario) Grandinetti

Les grandes victoires des petites gens

Par Pascale Amey

Workers



Pourquoi montrer *Workers* en 2024 ? Tout simplement parce que ce film, tout en prenant son temps, embarque le spectateur pour 2 heures, et que celui-ci va suivre, observer, dans une succession de scènes, souvent des plans fixes, extrêmement construites, parfois lentes – car en temps réel ou presque –, les deux protagonistes et les personnes qui les entourent et ainsi les voir évoluer dans leur environnement habituel.

Et puis, il y a aussi l'autre entité forte du film, omniprésente : Tijuana, «ville de merde» comme dit la Patronne, ville de tous les dangers, ville de tous les péchés, ville de passage entre deux mondes et de ceux qui, coincés là ou refoulés, restent, attendent, vivent, survivent.

Rafael est technicien de surface dans une fabrique d'ampoules. Il a migré depuis le Salvador, a fait la guerre du Vietnam pour les USA, a perdu son fils. Il doit prendre sa retraite après 30 ans de bons et loyaux services. Il en est tellement heureux qu'il décide de s'acheter une paire de chaussures neuves pour démarrer cette vie nouvelle.

Lidia, quant à elle, travaille dans la même riche demeure, pour la même Patronne depuis 35 ans ; une patronne très riche qui se meurt d'insuffisance respiratoire et dont la seule joie (et folie) est une chienne lévrier : Princesa ; Lidia a perdu son fils encore enfant - dont on comprend qu'il est mort noyé

dans la piscine qu'elle a sous les yeux chaque jour, torture infinie – et rêve de rentrer dans son pays d'origine, le Salvador.

Pour eux deux, la vie n'a pas tenu ses promesses, l'État n'a pas tenu ses promesses, l'employeur ne tiendra pas ses promesses non plus. Dès lors, on imagine plus qu'on ne la voit, la colère qui gronde en eux, sourde ; on suppose cette révolte silencieuse qui les saisit devant l'injustice qui les frappe jusqu'à ce qu'ils en soient réduits, par dépit, par vengeance, par un trop plein d'humiliations subies, à transgresser la loi et les règles sociales pour obtenir leur dû et restaurer leur dignité.

Les premières images s'ouvrent sur l'océan, les mouettes et un long mur de métal, comme les dernières images ou presque et... entre les deux, un très beau moment de cinéma. Chaque scène est un tableau, à la construction très esthétique, aux couleurs tranchées, aux lignes ciselées, à la lumière parfaite. Et même si le propos peut

être parfois douloureux – la perte d'un enfant, le déracinement, la séparation de la famille, sa dislocation, la migration –, *Workers* porte aussi des moments extrêmement drôles, moments qui naissent de l'absurdité des situations ou de l'insondable gouffre qui s'ouvre devant les protagonistes.

Workers est une fable, celle des grandes victoires des petites gens.

SAM. 16 MARS – 14h

WORKERS
DE JOSÉ LUIS VALLE
RÉTROSPECTIVE

MEXIQUE, 2013, 2H02

Et bien sûr, aux Reflets...

Les concerts

VENDREDI 15 MARS – 19H30 : RODA DES PENT'AGONES

Les musicien.ne.s des groupes emblématiques brésiliens lyonnais tels que **Cores Vivas**, **Moxobe**, **Monoloco System**, **Duo Brésil** ou encore **Doce de Coco**, vous offrent un moment de partage chaleureux aux rythmes et mélodies carioca : **Cesar & Tiago Allan**, **Marco Dias**, **Bruno Bassan**, entre autres, accompagnés de leurs invité.e.s !

La Grooverie - 9 rue du Jardin des Plantes, Lyon 1^{er}

VENDREDI 15 MARS – 20H30 : NATALIA PETRUS

Natalia, brésilienne, à Lyon depuis 10 ans, vient présenter son premier EP sorti dernièrement : *J'peux pas m'oublier*. Elle sera sur scène en quatuor pour nous faire voyager dans la musique populaire brésilienne et ses compositions.

KoToPo - Mille et une langues - 14, rue René Leynaud, Lyon 1^{er}

Les spectacles

DU 12 AU 16 MARS – 20H30 (MERCREDI – 19H30) : LA CIUDAD DE LOS OTROS

Sur des rythmes percussifs endiablés, **Sankofa Danzafro** vient envoûter Lyon avec un spectacle dansant et musical autour des traditions afro-colombiennes. Mêlant subtilement capoeira, hip hop et danses traditionnelles, ce spectacle a été créé en 2010 à l'occasion du 159^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage en Colombie.

Maison de la Danse - 8 av. Jean Mermoz, Lyon 8

Les rencontres

JEUDI 14 MARS – 20H : COMO VAI VOCE ?

Se você é lusófono e gostaria de melhorar o francês, junte-se a nós e compartilhe sua cultura ! Pour pratiquer le portugais et découvrir la culture lusophone.

KoToPo - Mille et une langues - 14, rue René Leynaud - Lyon 1^{er}

SAMEDI 16 ET DIMANCHE 17 MARS : WORKSHOP FOLKLORE ARGENTINO

Un week-end et un stage de musique argentine, organisé par la **Compagnie Canto Criollo**, ouvert à tous les instruments. Animé par **Joseph Pariaud** et **Julie Lewandowski**, ancien et actuelle enseignants de la classe de musique sud-américaine de l'ENM de Villeurbanne.

La Barcarole - 130 grande rue, 69870 Grandris

De la musique

MERCREDI 13 MARS – 20H45 : MINUTOS PICANTES DE ANA BELA FADO & PROJECTION DE PRISON 77

En partenariat avec l'association **Les amis du fado**, **Ana Bela FADO** viendra présenter leur nouvelle création musicale « *Fado, Arme de Liberté* », proposant un répertoire de fados interdits pendant la dictature salazariste, imaginé en résonance aux 50 ans de la Révolution des Œillelets, qui seront célébrés le 25 avril 2024.

Cinéma Le Zola - 117 crs Emile Zola, Villeurbanne

SAMEDI 16 MARS – 21H : MINUTOS PICANTES DE ROMAN CARVAJAL PARDO ET SANTIAGO BECERRA MALAGA & PROJECTION DE LA FLEUR DE BURITI

Le compositeur colombien **Román Carvajal Pardo** et le guitariste péruvien **Santiago Becerra Málaga** s'associent pour créer une œuvre originale mêlant des paysages sonores traités électroniquement et le prélude No. 4 de **Villa Lobos** dédié aux Indiens du Brésil. Un voyage à travers des territoires sonores inexplorés de l'Amazonie brésilienne.

Cinéma Le Zola - 117 crs Emile Zola, Villeurbanne

Des expositions

DU 1^{er} AU 27 MARS (DU LUNDI AU VENDREDI 9H – 17H ET LE JEUDI 9H – 19H) : BRASIL, MEU CORAÇÃO, EXPOSITION DE PHOTOGRAPHIES PAR ELISE QUILICHINI

Passionnée par le Brésil, sa musique et sa culture, c'est à Rio de Janeiro, Piabetá et Paraty qu'**Elise** a su capter des moments intenses où danseurs et musiciens ne vivent que pour une seule chose : le Carnaval. Tout gravite alors autour de la Samba, l'autre des passions d'**Elise**, de la fête et du bonheur de vivre cela ensemble.

Mairie de Villeurbanne - 2^{ème} étage - Place du docteur Lazare Goujon, Villeurbanne

DU 1^{er} AU 27 MARS (DU LUNDI AU VENDREDI 9H – 17H ET LE JEUDI 9H – 19H) : MOSAÏQUE EQUATORIENNE D'ALAIN MOYRET

De ses voyages en Amérique et dans le monde, **Alain Moyret**, photographe professionnel, a

rapporté de nombreux clichés ; pour les 40 ans des Reflets, il invite à un voyage en Equateur, pays andin se partageant entre l'Amazonie, la cordillère des Andes et bénéficiant d'une belle côte sur le Pacifique ; autant de lieux divers, autant de populations, de costumes et de coutumes différents.

Mairie de Villeurbanne - 2ème étage - Place du docteur Lazare Goujon, Villeurbanne

DU 4 MARS AU 4 AVRIL AUX HORAIRES D'OUVERTURE : BUENOS AIRES DE FILS EN AIGUILLES

Rosario Arcos Gomez a pour habitude de marcher inlassablement dans les rues de Buenos Aires. Là, sa rétine s'imprime et elle photographie et brode, selon l'inspiration, au gré de ses promenades.

KoToPo - Mille et une langues - 14, rue René Leynaud - Lyon 1^{er}

DU 7 MARS AU 4 AVRIL : PRINTEMPS CHILIEN – REVOLTES SOCIALES ET FEMINISTES DE 2019 DE SABINE GREPPO

La photographe **Sabine Greppo**, dont le livre *Primavera chilena* a été publié en 2021, expose ses clichés des événements qui ont bouleversé le Chili à partir du 7 octobre 2019. Cette *revuelta social* est née de l'augmentation des tarifs des transports publics et a fait l'effet d'une onde de choc dans la société chilienne. Rassemblements, manifestations et répression, le Chili a été secoué par de longs soubresauts. **Sabine Greppo** s'en fait l'écho ici.

Bibliothèque municipale du Bachut - 2 place du 11 novembre 1918, Lyon 8

DU 11 AU 29 MARS, DU LUNDI AU VENDREDI : AFFICHES – SOUVENIRS DES REFLETS

Les affiches des éditions passées des Reflets s'invitent sur les murs de l'Espace Info de Villeurbanne. Des premières affiches en noir et blanc, à celles d'aujourd'hui, en passant par les créations du Studio Desperado, l'occasion est offerte d'un voyage dans le temps et les esthétiques qui ont marqué les aficionados de ce grand rendez-vous cinématographique, présent à Villeurbanne depuis 1983.

Espace Info - 3 avenue Aristide-Briand, Villeurbanne

La chronique de Loulou

El último, épisode 1

Par Louis Esparza

D'après mes calculs, j'écris des méchancetés depuis 15 ans dans ce journal et je pense qu'il est temps d'arrêter. J'imagine déjà vos soupirs de soulagement. Oui, depuis trop longtemps je salis la réputation d'honnêtes salariés, bénévoles ou abonnés. Comme me l'a si bien dit Michel : « Tes seuls supporters meurent petit à petit. »

Bon, ça fait plaisir d'avoir un ami aussi clairvoyant !

J'en étais là de mes sombres pensées lorsque Cyril, notre directeur, me convoque au bureau. Alors là, être convoqué ainsi ne présage rien de bon. Et son accueil confirme mes craintes : « À la veille du 40^e anniversaire de l'Ibérique j'ai épluché les livres de comptes de l'association... ».

Là, je vais m'évanouir : pour moi les mots « livres » associés à « de comptes » annoncent des ennus géants mais il me déroutent en ajoutant : « Tu n'as jamais été intrigué de toutes ces disparitions inexpliquées de bénévoles ? ». Je prends sans me forcer mon air le plus niais.

- « Ben, t'as vu la moyenne d'âge ? »

- Oui d'accord, c'est vrai que budget « couronnes mortuaires » menace méchamment l'équilibre financier, mais tout de même les chiffres sont inquiétants. D'autant qu'il n'y a pas que les bénévoles : des salariés et même des abonnés disparaissent tout aussi mystérieusement.

Je voudrais que tu enquêtes sur le sujet. Discrètement, je compte sur toi ! »

À suivre...

mer. 13	14H COMPAÑEROS Rétrospective	16H30 LA ISLA MÍNIMA Rétrospective	18H40 LA SOMBRA DEL CATIRE Inédit	20H45 Les Amis du Fado	20H45 PRISON 77 Inédit - Ouverture
jeu. 14		16H15 GUAPÓ'Y Inédit	18H DIEU EST UNE FEMME Avant-première		20H45 DIOGENES Avant-première
ven. 15		16H15 LES BRUITS DE RÉCIFE Rétro	18H50 LOS BASTARDOS Rétrospective		20H45 SANS COEUR Avant-première
sam. 16	14H WORKERS Rétrospective	16H30 YO VI TRES LUCES NEGRAS Inédit	18H40 PROPIEDAD Inédit	21H Román Carvajal Pardo & Santiago Becerra Málaga	21H LA FLEUR DE BURITI Avant-première
dim. 17	14H LEON Avant-première	15H45 LA MEMOIRE ETERNELLE Avant-première	18H THEY SHOT THE PIANO PLAYER	18H Oliveira, Barossi, Desiderio	20H30 CUENTOS PARA NO DORMIR Inédit
lun. 18		16H30 CESARIA ÉVORA LA DIVA AUX PIEDS NUS	18H30 NOME		20H45 SALGUEIRO MAIA... Inédit
mar. 19		16H15 QUE DIOS NOS PERDONE Rétrospective	18H45 TE ESTOY AMANDO LOCAMENTE Inédit		21H LES FILLES VONT BIEN
mer. 20	13H45 MIS HERMANOS Rétrospective	15H30 TANTAS ALMAS Rétrospective	18H20 LES NOUVEAUX SAUVAGES Rétrospective	21H Atelier deumba de l'ENM	21H LAZARO AND THE SHARK Inédit
jeu. 21		16H30 EL CLUB Rétrospective	18H30 BALADA TRISTE DE TROMPETA Inédit		20H45 VALENTINA O LA SERENIDAD Inédit
ven. 22		16H15 INTERIOR Rétrospective	18H15 EL EVANGELIO DE LA CARNE Rétrospective		20H30 O CORNO Avant-Première
sam. 23	14H LEVANTE	16H EL JUICIO Inédit	19H20 VENTO NA FRONTEIRA Inédit		20H LA FIESTA DES 40 ANS CCVA
dim. 24	14H LETTRES DE LA GUERRE Rétrospective	16H10 EL ECO Inédit	18H15 HEROICO Avant-Première		20H15 LOS DE ABAJO Inédit
lun. 25		16H CAPITAINES D'AVRIL Rétrospective	18H30 IXCANUL Rétrospective		20H30 MEMENTO MORI Inédit
mar. 26		16H15 EL CASTILLO Inédit	18H10 TÓTEM Avant-première	20H30 Rosa dos Ventos	20H30 EL PROFESOR Avant-première Clôture